

13.

Molly

C'est la rentrée, toute la famille est réunie autour du petit déjeuner. Mes sœurs se préparent pour aller à l'école, elles ont leurs nouveaux sacs, leurs vêtements neufs et l'excitation de cette nouvelle année scolaire qui commence se lit sur leurs visages. De mon côté, je tire la tête au-dessus de mon bol de céréales. Leur enthousiasme est à la mesure de mon naufrage. Ma journée commencera à 16 heures – pas avant –, heure de mon rendez-vous avec mon éducatrice. D'ici là, seul mon téléphone me tiendra compagnie. D'ailleurs, il n'arrête pas de vibrer sur le coin de la table.

— Qui est-ce qui t'appelle comme ça ? me demande maman entre deux gorgées de café.

— Je ne sais pas, Am'mā. Des numéros que je ne connais pas.

— Hum. En tout cas, n'oublie pas ton rendez-vous avec Mme Pérez tout à l'heure, je ne veux pas davantage de problèmes avec la justice.

— Oui Am'mā, ne t'inquiète pas.

Mon esprit est ailleurs, je ne comprends rien aux SMS que je reçois à la chaîne depuis ce matin :

« Salut beauté, c'est combien pour une heure ? »

« Hey, dispo cet après-midi pour trente minutes ? »

« 17 heures à l'hôtel, c'est OK pour toi ? »

Mais qui sont ces gens ? D'abord, je les ignore du mieux que je peux, mais très vite, une question me taraude : comment ont-ils eu mon numéro ? Je bloque certains d'entre eux, les plus insistants, mais lors de mon rendez-vous avec Mme Pérez, mon téléphone sonne de plus belle dans son bureau. Un numéro m'appelle à plusieurs reprises.

— Eh bien, tu as l'air d'être très sollicitée, ma grande, dit-elle. Réponds, Bao, c'est peut-être important.

Curieuse de savoir qui est au bout du fil et soucieuse d'obéir à Mme Pérez, je décroche sans m'éloigner.

— Allô Molly ? Pouvez-vous me donner le détail de vos prestations ?

Sa voix grave résonne dans mon oreille.

Je ne comprends rien. Molly ? Mais c'est qui, celle-là ? Mes prestations ? Je ne connais même pas ce mot. En revanche, il semble attirer l'attention de Mme Pérez qui tend l'oreille pour entendre ma conversation. Confuse, je demande à mon interlocuteur de répéter pour gagner du temps.

— Pardon ? Je n'ai pas compris ce que vous me demandiez.

— Tu es bien Molly ? Pour une heure de sexe avec toi, c'est combien ?

Mme Pérez entend tout, notre appel résonne dans son bureau, je panique et raccroche aussitôt. Nos regards se croisent, ses yeux sont écarquillés. Sans filtre, elle lance :

— Non mais attends, Bao, c'est quoi ce bordel ? Tu te prostitues ?

— Mais non, pas du tout ! Ça va pas de dire ça ?

— Eh bien alors, qui sont ces hommes qui t'appellent et te demandent le montant de tes prestations ? Que veulent-ils ?

— Mais j'en sais rien, moi, je les connais pas, ils m'appellent depuis ce matin.

Le quiproquo est énorme, je vois bien dans ses yeux qu'elle ne me croit pas. Pourtant, si mon étonnement est difficile à avaler, il n'en est pas moins sincère. Mme Pérez semble désespérée, elle adopte une posture délicate, à mi-chemin entre le sermon et l'écoute. Je reste hermétique avant d'exploser.

— Mais vous êtes en train de me traiter de pute, là ? Je vous dis que j'ai jamais fait ça.

Je claque la porte du bureau en furie. Moi qui avais promis à maman de ne pas créer de problèmes... Le sort s'acharne.

Je marche à toute allure, sans but, quand soudain, le nom d'Ibrahim et sa proposition de massages surgissent dans mon esprit. Ce ne peut être que lui, je l'appelle. Il décroche, serein, et avec un culot

incroyable, il m'explique qu'il m'a créé un profil sur un site d'*escorting*, ainsi qu'un compte Snapchat dédié à « mes nouvelles activités ». Évidemment : il dispose de tout ce qui lui a été nécessaire : des photos de moi nue, quelques vidéos sexy et mon numéro de téléphone. Pour le reste, il lui a suffi de rédiger une annonce avec des tarifs, de préciser mes caractéristiques physiques (taille, poids, ethnicité, préférences sexuelles...) et de me trouver un surnom, Molly, titre d'une chanson de Lil Pump qu'on écoute souvent ensemble.

— Mais de quel droit as-tu fait ça ? Les gens n'arrêtent pas de m'appeler, pourquoi tu as donné mon numéro ?

— Tranquille ! Au moins tu vois qu'il y a de la demande. Maintenant, à toi de voir. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a du blé à se faire.

Des photos de moi nue circulent sur les réseaux sociaux, un prix est fixé sur mon corps, et je ne suis au courant de rien... Je suis estomaquée. Souvent, les gens se demandent comment j'ai pu mettre les pieds dans ce milieu. La vérité, c'est que mon image est devenue celle d'une pute alors que je n'avais encore jamais été payée pour coucher.

14.

Premier massage

Pendant plusieurs jours après ce coup de fil hallucinant avec Ibrahim, je reste allongée sur mon lit à fixer le papier peint vert pomme de ma chambre, stupéfiée par ma nouvelle identité en ligne. Je suis déchirée entre deux sentiments contradictoires : ma colère contre lui et ma peur de le perdre. Peu à peu, c'est cette dernière qui l'emporte. Je n'ai que lui dans ma vie, il est plus âgé, charmant, il étudie à l'université... Je me dis qu'il est loin d'être con, donc que ces massages doivent être une bonne idée, après tout.

Sur mon téléphone, les demandes de rendez-vous affluent toujours. Je continue de les ignorer, vu que je ne peux pas supprimer les comptes qu'Ibrahim a créés en mon nom pour proposer mes services et dont il s'est bien gardé de me transmettre les identifiants.

Son plan est parfait, le meilleur des pièges, je suis pieds et poings liés. Une proie est encore plus facile

à attraper quand elle ne se sait pas traquée... Je suis naïve, vulnérable et mes représentations du bien et du mal dans les relations hommes-femmes sont biaisées depuis mon plus jeune âge. Mon besoin d'être aimée d'Ibrahim d'une part, l'attrait pour l'argent qu'il me fait miroiter d'autre part font vaciller la frontière entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas.

Nos échanges par SMS reprennent. Ibrahim est doué, il parvient à m'amadouer malgré ma vexation et à m'arracher quelques sourires derrière mon écran. Finalement, j'accepte de le rejoindre un samedi après-midi à Saint-Ouen, dans le 93.

On se retrouve sur le parking d'un centre commercial – nos lieux de rendez-vous sont rarement plus romantiques. Sweat à capuche noir, pantalon de toile marron et Air Jordan aux pieds, Ibrahim est toujours aussi beau. Il m'attend au volant de sa Clio 3, un joint à la main. Il me le tend quand j'entre dans la voiture, je m'empresse de le saisir et de tirer une latte. J'ai commencé à fumer avec lui il y a deux mois et il sait que je n'ai pas les moyens de me fournir en herbe, je ne peux compter que sur lui pour cela.

— Alors, tu as réfléchi, tu es prête à essayer ? me demande-t-il entre deux gorgées dans sa canette de soda.

Je hausse les épaules, pas très sûre de moi :

— Mais où est-ce qu'on va faire ça ?

— On réserve une chambre d'hôtel et en un client, elle est remboursée.

Deux heures plus tard, nous voilà installés à l'hôtel Ibis de Seine-Saint-Denis, attendant le client en scrutant mon téléphone. En même temps, Ibrahim m'explique comment répondre à un appel et fixe les tarifs de mes « prestations ».

— Tu t'appelles Molly, tu es majeure et tu donnes l'adresse de l'hôtel. Ensuite, le prix, on va dire que c'est 100 euros pour trente minutes, 150 euros pour une heure, 80 euros pour une fellation.

— Attends, quoi ? Une fellation ? Mais tu avais dit que c'était juste un massage toute nue ?

Ma surprise est sincère, Ibrahim le voit. Ma naïveté naturelle m'a joué tellement de tours dans ma vie.

— Mais oui, Bao, ne t'inquiète pas, c'est un massage, mais parfois les clients veulent un peu plus, tu comprends ? Ils sont excités, c'est vite fait, et toi, ça ne te dérange pas de faire ça ? Et de toute façon, je suis à côté, je reste dans la salle de bains, il ne peut rien t'arriver. À la fin, on fait 50/50 et voilà.

Je suis à la fois effrayée à l'idée de ce que je vais devoir faire et rassurée par la présence d'Ibrahim. Sur le moment, il a l'air de savoir ce qu'il fait, mais en réalité, lui aussi est un amateur : c'est la première fois qu'il endosse le rôle de proxénète et je pense qu'il ne mesure pas la gravité de son entreprise.

— Ce n'est que du sexe, après tout, insiste-t-il.

Prise au dépourvue, j'acquiesce, comme s'il m'était impossible de lui dire non. J'ai découvert la sexualité récemment avec Ibrahim, je décide de lui faire

confiance. Une capote, je pense à autre chose et les billets tombent : l'équation est assez simple, au final. « Ce n'est que du sexe... » Cette phrase résonne encore dans ma tête aujourd'hui.

Le réveil de la table de nuit affiche 16 heures, mon premier client est sur le palier de la chambre. Ibrahim écrase son joint sur le rebord de la fenêtre et fonce s'enfermer dans la salle de bains. J'inspire puis expire une grande bouffée d'air enfumé de cannabis avant de retirer le loquet de la porte pour laisser entrer cet inconnu.

Je marque un temps d'arrêt à la vue de son visage. Son teint brun m'est familier, c'est un Bengali, il vient d'une région de l'est de l'Inde. La trentaine ventripotente, il hésite et bafouille ses premières phrases. Ironiquement, il a l'air encore plus gêné que moi. Il me tend des billets que je range dans le tiroir de la table de nuit avant de l'inviter à s'allonger sur le lit.

Je ressens son stress, je suis défoncée, je n'ai aucune envie de le toucher.

Allez Bao, fais ça vite fait, pense à autre chose.
Voilà ce que je me répète dans ma tête.

Lui ne dit pas un mot, son corps est tendu comme un arc. Peut-être que c'est aussi la première fois qu'il expérimente le sexe tarifé ? Décidément, tout le monde est novice dans cette chambre d'hôtel, du proxénète au client en passant par la prostituée. Il n'est ni violent ni insistant et cinq minutes plus tard, surprise, c'est déjà fini. Bon, ce fut bref, tant mieux.

Penaud, il se rhabille à la hâte et quitte la chambre encore plus vite.

En entendant la porte se refermer, Ibrahim sort de la salle de bains.

— Eh ben, c'était court ! Tu as l'argent ?

Je lui tends les billets que je n'ai même pas pris le temps de compter et file me doucher. Je fais le bilan de cette première passe, je n'ai rien ressenti, comme anesthésiée, tout était mécanique. L'eau coule sur ma peau que je frotte avec insistance. Ibrahim, lui, est tout excité, il n'en revient pas de la facilité avec laquelle cet argent lui est tombé dans les mains. Comptant et recomptant les billets, il me lance à travers le rideau de douche :

— Tu vois, je te l'avais dit. C'est que du sexe, après tout !

15.

La recruteuse

Je n'ai pas aimé cette première expérience, je ne l'ai pas détestée non plus. Mon indifférence : c'est bien ça le problème. De son côté, Ibrahim est ravi de gagner de l'argent de poche en ayant seulement à rester assis dans une salle de bains le samedi après-midi. Nous répétons l'expérience trois week-ends de suite et Ibrahim me donne accès au compte Snapchat de Molly – mon identité numérique –, en me demandant de l'alimenter avec des vidéos et des photos sexy. Il m'abonne aussi à des comptes d'*escorting* desquels il veut que je m'inspire.

J'en ai marre de lui. J'ai cédé pour ne pas le perdre, mais il est de plus en plus distant, très pris par la fac, et il ne m'appelle plus que pour me donner rendez-vous le samedi après-midi. Rien n'est sérieux avec lui, ni notre relation ni notre activité lucrative de fin de semaine. Je me suis trompée, Ibrahim ne m'aime pas, il se sert juste de moi pour se faire de la thune.

Mon existence est coupée en deux : dans la « vraie » vie, le quotidien de Bao est monotone, elle s'ennuie à la maison et se contente de suivre ses cours de remise à niveau avec des éducateurs ; sur Snapchat, en revanche, Molly surfe sur sa notoriété numérique et multiplie les abonnés. Les clients ne sont pas les seuls à me solliciter. Les messages d'une certaine Nadia retiennent mon attention. Elle se présente comme une escorte indépendante, majeure et expérimentée.

« Salut Molly ! Chouettes photos ! Ça marche pour toi ? Toutes les deux, je pense qu'on pourrait former un duo, c'est plus simple et rentable pour les hôtels, tout ça. »

Je ne réponds pas. Au départ, ce monde ne m'intéresse pas, j'y ai seulement mis les pieds en croyant que cela me permettrait de ne pas perdre Ibrahim. Mais elle insiste :

« Franchement, réponds-moi, au moins qu'on en discute, tu passes à côté d'un truc, il y a de l'argent à se faire avec les filles originaires d'Asie du Sud-Est comme toi, ça cartonne, elles attirent grave les clients. »

Nadia est une jolie fille, maghrébine, avec de longs cheveux blonds, probablement une coloration. Son compte est très actif et, contrairement à Ibrahim, elle a l'air pro. Chaque jour, elle publie des vidéos et des photos, indique ses prix, ses horaires et sa localisation en Île-de-France. Elle s'affiche aussi en petite culotte avec des liasses de billets dans les mains en fin

16 ans, prostituée

de journée. De quoi attirer dans ses filets plus d'une gamine naïve comme moi. Elle mise sur la sororité et une prétendue solidarité féminine entre escortes indépendantes et libres de leur corps. En réalité, elle n'a que 17 ans, vivote dans les méandres de la prostitution depuis deux ans et œuvre comme recruteuse pour un réseau. Dans ce milieu, le travail ne manque pas. Nadia fait office d'agence d'intérim pour ses proxénètes.

16.

La fugue

Ce vendredi après-midi, la table de la cuisine accueille une réunion au sommet. Mme Pérez nous a convoqués, mes parents, mes sœurs et moi. Elle souhaite s'entretenir avec la famille pour évoquer ma situation. Il faut dire que depuis le début de mon suivi à l'Aide sociale à l'enfance, aucun travail de fond n'a pu être réalisé, car ma mère dit oui à tout sans s'impliquer davantage et mon père s'arrange toujours pour ne pas assister aux rendez-vous avec le juge pour enfants. Mme Pérez en a marre, elle souhaite mettre les pieds dans le plat pour « nommer les maux », comme elle dit. De plus, nous ne nous sommes pas revues depuis que j'ai claqué la porte de son bureau. Elle est persuadée que je me prostitue – ce en quoi elle n'a pas tort maintenant.

— Je dois aller au travail, désolé, je ne peux pas rester, mais vous allez pouvoir discuter avec ma femme.

Mon père tente une énième pirouette pour éviter le face-à-face.

— Non monsieur, hors de question, pas aujourd'hui, c'est de votre fille qu'il s'agit. Alors vous appelez votre employeur et vous lui expliquez que vous allez avoir un peu de retard, rétorque avec fermeté Mme Pérez.

Il s'assoit à contrecœur. Une fois le thé servi par Chandra, la discussion débute. Ma place au sein de la famille, mon passage au CMPA, ma santé, mes difficultés scolaires, les scarifications, les raisons de mon placement, Mme Pérez remue tout. Blasée, je fixe le sol, quand soudain, une phrase me met aux aguets :

— Les événements que Bao a révélés sur son enfance ne sont pas étrangers à son mal-être actuel, formule Mme Pérez.

Je me redresse dans l'instant. Face à moi, j'observe maman qui se crispe elle aussi. Nous seules sommes au courant des accusations de viol que j'ai formulées auprès de l'infirmière scolaire du collège il y a maintenant presque trois ans ; depuis, c'est l'omerta à la maison. Mon père ne comprend pas de quoi parle Mme Pérez.

— Une personne qu'elle désigne comme son oncle, un ami de la famille, l'a agressée sexuellement quand elle avait 5 ans. On ne peut pas faire comme si cela n'existait pas, insiste-t-elle.

— D'où sort cette histoire ? Qu'est-ce qu'elle a encore inventé pour faire l'intéressante ? rétorque mon père, incrédule.

Il possède cette capacité rare à être aussi absent que blessant.

— Non, monsieur, ce ne sont pas des « histoires », reprend Mme Pérez en levant le ton. Votre fille a été agressée sexuellement enfant et ce traumatisme n’a jamais été traité, cela explique en grande partie sa souffrance actuelle !

Je dois reconnaître que Mme Pérez y met du sien. Mais elle ne se rend pas compte qu’en prenant ma défense de la sorte elle m’humilie devant toute la famille. Mes sœurs sont juste à côté, elles écoutent, stupéfaites. Ma mère ne dit plus un mot et tente d’esquiver les regards furieux de mon père. Fou de rage, il se lève et pointe le doigt vers Mme Pérez.

— Vous, vous allez vous occuper de vos histoires ! Personne n’a touché ma fille, c’est compris ?

Enfin, il se retourne vers moi avant de quitter l’appartement.

— Et toi, Bao, je ne sais pas quel est ton problème, mais je suis sûr que tu fais ça pour obtenir de l’attention. Ce sont des accusations graves, tu mens. De toute façon, tout ce que tu sais faire, c’est nous attirer des problèmes !

Je m’enfonce dans ma chaise, les larmes me submergent.

— Oui, c’est ça, pleure, fais ton cinéma.

C’est la dernière phrase que j’entends avant que la porte ne claque.

Mes sœurs me fixent, je reste les yeux baissés. Me voilà encore plus étrange à leurs yeux : la sexualité est taboue chez nous. En plus, j'ai contrarié papa qu'elles adorent et attristé maman en apportant de nouveaux problèmes à la maison.

Mon apathie se transforme en colère noire, je ne peux plus me contenir. Les verres et les assiettes volent dans la pièce, parler m'est impossible, alors je casse. Cet endroit m'est insupportable, toutes les personnes qui l'occupent m'exaspèrent.

J'insulte Mme Pérez : elle a trahi le peu de confiance que je lui avais accordé pour me couvrir de honte devant toute ma famille. Comment a-t-elle pu penser que cela allait arranger les choses ?

Je hais mon père, lui qui devrait protéger sa petite fille, mais préfère la traiter de menteuse.

Je hais maman, elle préfère sauvegarder l'image de sa famille dans la communauté sri lankaise plutôt que d'aider son enfant.

Je hais mes sœurs, pour qui la seule chose qui compte, c'est de continuer leur petite vie sans histoires et de complaire à leur père, quitte à me laisser sur le bord du chemin.

Je fonce dans ma chambre, tandis que Mme Pérez reste discuter encore quelques minutes avec maman pour tenter d'éteindre l'incendie qu'elle a déclenché. Je rassemble des affaires que je range en boule dans un sac à dos. Tremblante, je me fige : il est impensable pour moi de rester ici, mais je n'ai aucun endroit où aller.

Soudain, le nom de Nadia flashe dans mon esprit. Hier, elle m'a proposé de venir à une soirée en Seine-et-Marne ce week-end pour la rencontrer. J'ouvre Snapchat dans la foulée.

« OK pour la soirée, je viens, donne-moi l'adresse. »

La colère m'aveugle et la prudence qui m'habitait jusqu'ici me quitte. Massages, sexe ou quoi que ce soit, je me sens capable de tout pour ne pas rester une seconde de plus entre les murs de l'appartement familial.

La nuit tombée, je fugue sans me retourner.

17.

Le piège

Parvis de la gare de Villeneuve-Saint-Georges, dans le Val-de-Marne. Il est 19 heures. Vêtue d'un crop top assorti au rouge qui colore mes lèvres et d'une doudoune courte, je frissonne dans la grisaille de l'automne. Nadia m'a donné rendez-vous ici, une voiture doit venir me chercher pour m'amener à la soirée. La nuit est tombée, deux lampadaires lugubres éclairent la rue où je fume cigarette sur cigarette en scrutant mon téléphone, les doigts gelés par le froid.

— Salut ! T'as pas une clope à me dépanner ?

Venue de ma gauche, une voix à la fois rauque et juvénile perce la bulle dans laquelle j'ai enfermé mon esprit depuis que j'ai quitté la maison. Assise sur un banc, une ado au même look que moi a l'air d'attendre, elle aussi. Je l'examine de la tête aux pieds : bottines de cuir, jupe bordeaux et veste crop top qui dévoile son nombril. Elle est aussi gelée que moi et

enfouit sa bouille enfantine dans la fausse fourrure de sa capuche.

— Eh, oh, tu dors ou quoi ? T'as une clope pour moi ? relance-t-elle.

Son ton impétueux me plaît, je lui tends mon paquet sans un mot. Dix secondes plus tard, une flamme illumine son visage qui disparaît aussitôt derrière un nuage de fumée.

— Bon alors, toi aussi tu viens à la soirée de Nadia ? enchaîne-t-elle.

Je la fixe, subjuguée par son art de la déduction.

— Euh... ouais, comment tu sais ?

— Raaah, ça va, t'as vu ta dégaine ? T'es cramée, t'es comme moi. T'as quel âge ?

Je bredouille, son bagout me déconcerte.

— OK, c'est bon, je vois, madame est méfiante. Alors je commence, dit-elle en sautant de son banc pour réajuster sa jupe. Moi, c'est Sofia, j'ai 15 piges, mais tu connais : quand on me demande, je dis que je suis majeure, lance-t-elle, regard complice.

— J'ai 16 ans, et c'est la première fois que je rencontre Nadia.

— Ah ! ouais ? Tu vas voir, c'est cool là-bas, il y a tout ce qu'il faut, chicha, bédou, alcool, on va se mettre bien, répond Sofia tout en badigeonnant maladroitement ses cils de mascara à l'aide d'un miroir de poche.

Je ne suis pas vraiment enthousiaste à l'idée de me rendre à cette soirée et c'est la première fois que je fugue. Je n'ai échangé que des messages Snapchat

avec Nadia, mais la témérité de Sofia me rassure. Je me reconnais en elle : deux gamines, perdues et court vêtues, qui grelottent de froid comme d'incertitude en songeant à ce qui les attend. Pas le temps de faire plus ample connaissance, nos smartphones vibrent simultanément alors qu'une Peugeot 206 grise se gare sur l'arrêt dépose-minute. Les deux chauffeurs nous font signe d'approcher. Je marque un temps d'hésitation, mais ma nouvelle acolyte ne s'affole pas, jette sa cigarette au sol et fonce.

— Allez, viens, monte ! Casse pas ta tête, il fait froid, on sera mieux là-bas.

Je m'exécute, son toupet est aux antipodes de ma réserve naturelle. Les deux hommes d'une vingtaine d'années qui nous conduisent nous adressent à peine la parole durant le trajet. Trente minutes plus tard, ils nous déposent au pied d'un immeuble au nord de la capitale.

— Quatrième étage, appartement de droite, vous sonnez, Nadia vous attend, nous indique l'un d'eux.

— Eh ben, vous respirez pas la joie de vivre, les gars, ose Sofia, effrontée.

Le chauffeur fait ronfler le moteur pour nous dire de bouger, je claque la portière. Nous montons, sonnons et Nadia nous ouvre la porte, en lingerie et talons hauts. Ses pas font un boucan d'enfer sur le parquet. La porte de la chambre est ouverte, je remarque tout de suite les préservatifs et la boîte de lingettes nettoyantes déposés sur la table de nuit. Apparemment,

la soirée attendra... Bientôt, des pas se font entendre dans l'escalier et quelqu'un frappe à la porte. Nadia se précipite au lavabo, se gargarise avec un bain de bouche qu'elle recrache aussitôt, jette un coup d'œil dans le miroir pour arranger un peu ses cheveux et nous intime l'ordre de rester cachées en silence dans la salle de bains. Prostrées sur le carrelage, porte fermée, Sofia et moi restons là des heures, en silence, à écouter les grincements du lit et les tentatives de négociations des clients qui se succèdent.

Vers 23 heures, l'appartement se remplit des « potes » de Nadia et se transforme en squat. Des mélanges de vodka et de soda remplissent les verres, l'air se sature d'une épaisse fumée de cannabis et des lignes de poudre blanche segmentent la table basse sur laquelle mon téléphone reste sourd aux appels de maman. La soirée que l'on attendait peut commencer. Insouciantes, Sofia et moi testons les différents produits qui circulent dans l'appartement. Parmi les mecs qui vont et viennent pendant la soirée, l'un s'appelle Rayan. Il occupe une place centrale et semble m'avoir dans son viseur. Ingénue comme à mon habitude, je me dis d'abord qu'il est sensible à mon charme, mais je me rends compte assez vite qu'il est surtout sensible à l'argent que je pourrais lui faire gagner. En observant la façon dont les autres interagissent avec lui, je comprends que, du haut de ses 23 ans, il « pèse », comme on dit.

Métis d'origine antillaise, Rayan est grand et svelte. Des locks s'échappent de son bob de cuir noir, deux gourmettes en argent brillent sur la peau brune de ses poignets et une fine moustache épouse son sourire éclatant et moqueur. Accoudé à la fenêtre, zen, sûr de lui, il sirote tranquillement son flash de rhum Dillon.

— Bon alors, tu veux commencer demain ? propose-t-il, la voix grave et le sourire en coin.

— Commencer quoi ?

Être défoncée n'altère pas la naïveté congénitale.

— Tu as bien vu ce soir avec Nadia, les clients s'enchaînent, il y a de l'oseille à se faire.

Il entrouvre sa sacoche Lacoste pour laisser apparaître une liasse de billets.

— Écoute, Bao, je t'ai observée tout à l'heure. Et je peux m'occuper de toi comme je le fais pour elle.

La prétendue indépendance de Nadia en prend un coup. Mais Rayan n'a pas l'air méchant, lui et Nadia ont l'air de bien s'entendre et leur mécanique est bien huilée : lui réserve les hôtels ou les appartements et prend les rendez-vous, elle s'occupe de satisfaire les clients et, une fois la journée terminée, ils font la fête avec leurs potes. Voilà comment je perçois leur fonctionnement. Rayan n'insiste pas davantage, il sait qu'il a instillé le poison dans mon esprit influençable. On s'ajoute sur Snapchat et la soirée se poursuit.

Au fond de la pièce, j'observe Sofia, frivole et souriante au milieu de tous ces garçons. Visiblement, elle

aussi échange des coordonnées. Il faut croire que nous sommes toutes les deux en train d'intégrer la vie professionnelle.

Le lendemain, Nadia nous réveille en fin de matinée :

— Allez les meufs, faut bouger, là. J'ai des clients qui vont arriver.

Armée d'un sac-poubelle, elle vide les quelques cendriers remplis de mégots et les cadavres de bouteilles qui jalonnent la pièce, puis se prépare pour commencer sa journée de travail. Sofia et moi mettons les bouts. On traîne un peu ensemble, les cigarettes qu'on fume à jeun me tournent la tête et on se sépare sur le quai de la gare. C'est la dernière fois que je la vois. Je rentre chez moi fracassée, tous ces excès ne sont pas bons pour mon diabète. Dès que mets les pieds dans l'appartement, maman me harcèle de questions que j'élude comme je peux.

— Bao, où étais-tu ? Tu as dormi au moins ? Tu ne peux pas partir de la maison comme ça et ne plus répondre à ton téléphone, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit !

— J'étais avec des copines.

Je claque la porte de ma chambre et m'écroule sur mon lit. Son inquiétude m'est inaudible ; la sollicitude que j'ai tant recherchée auparavant glisse sur moi désormais.

Quelques jours plus tard, je rejoins Rayan et rencontre mes premiers clients.

18.

Au boulot

8 heures.

La salle de bains est tout à moi – mes sœurs sont déjà parties pour l'école –, alors j'en profite pour piocher dans la trousse à maquillage de Chandra. C'est une acheteuse compulsive, elle a tous les produits dont j'ai besoin. Face au miroir, ma séance de relookage peut commencer. D'abord, je lisse mes cheveux et j'applique une poudre sur mes joues pour les matifier. Ensuite, j'attache des faux cils XXL à mes paupières et les accentue avec un trait d'eye-liner noir. Puis je choisis des faux ongles, qu'importe qu'ils soient roses, violets, ou bleutés. Enfin, je peins mes lèvres avec un rouge à la teinte violette. Parfait : Molly est prête pour aller au boulot.

De retour dans ma chambre, j'entasse des affaires dans le sac à dos qui aurait dû normalement contenir mes livres d'école. Quelques sous-vêtements – des

strings et des soutifs en dentelle souvent dépareillés –, des leggings et deux paires de chaussures noires, une avec des talons hauts plutôt larges que maman m'avait achetée pour un mariage et l'autre avec des talons aiguilles que j'ai commandée sur Internet.

9 heures.

Mon sac fermé, je me hâte vers la sortie en espérant ne pas croiser la route de maman. Loupé. Elle est dans la cuisine et me voit passer comme une flèche. Sans conviction, elle tente tout de même une approche :

— Bao, chérie, tu ne déjeunes pas ? Où vas-tu avec ton gros sac ?

— À Espoir, Am'mā. J'ai cours, je vais être en retard.

J'enfile mes bottines et je claque la porte. Je mens, elle le sait parfaitement, mais ce cinéma dure maintenant depuis un mois. Une fois dans la rue, je prends à gauche et saute dans le RER B, direction Saint-Denis, pour retrouver Rayan.

10 heures.

Un RER, deux bus, un peu de marche, et me voici arrivée près du Stade de France, où Rayan doit me retrouver. Le quartier est parsemé d'hôtels, ce qui est plutôt bon pour notre activité. Les odeurs de viennoiseries chaudes qui s'échappent de la boulangerie du coin m'appellent, je cède à la tentation une fois de plus : les croissants sont un péché mignon auquel

j'ai dû renoncer depuis longtemps à cause du diabète, mais désormais, je m'en fous. J'en avale deux sur le pouce, de quoi augmenter en flèche ma glycémie avant ma journée de travail. Un café à la main, j'observe par la baie vitrée Rayan arriver dans la grisaille de novembre. Dans une épaisse parka noire et un survêtement du Paris-Saint-Germain, il s'avance dans la brume de son pas chaloupé. Je me demande ce qu'il me réserve aujourd'hui : hôtel Ibis, Formule 1, Campanile, appartement Airbnb ? On prend vite goût à changer de logement tous les deux jours.

11 heures.

Rayan se présente à la réception sous un faux nom, demande une chambre et paie en liquide. Comme il en impose avec son assurance naturelle et sa voix grave, le réceptionniste n'émet aucune réserve – à moins qu'il décide de ne rien voir. Pendant ce temps, avec mon visage enfantin, je vais acheter des préservatifs, un bain de bouche et de l'huile de massage à la pharmacie.

12 heures.

Le téléphone commence à sonner, c'est l'heure de la pause-déjeuner pour les employés parisiens. Rayan a pris la main sur ma carrière. Il possède les identifiants de mes différents comptes, m'a créé un profil certifié sur le site d'*escorting* le plus connu de France, et a

changé le numéro de téléphone qui y était renseigné. Désormais, tous les appels arrivent sur un petit smartphone avec une carte mobile prépayée et anonyme, du type Lyca ou Lebara Mobile. Il répond aux SMS et je me contente de regarder la télé ou de scroller sur les réseaux sociaux. Lorsqu'un client arrive, il me dit de me préparer et se cache dans la salle de bains. Rayan est à la fois standardiste, veilleur et manager. Fini le parasitage, les seuls messages que je reçois sur mon téléphone personnel sont ceux de maman, je les ignore du matin au soir.

13 heures.

Mon premier client arrive. Il a réservé pour un accueil en lingerie de dentelle et un massage de trente minutes. Je lui indique le numéro de chambre et surveille son arrivée par le judas pour entrouvrir la porte avant même qu'il ne frappe – la discrétion est le maître mot pour ne pas attirer l'attention et se faire déloger. Sourire commercial et voix mielleuse font partie de mon rituel d'accueil. Je glisse ses billets dans la bretelle de mon soutien-gorge avant de les ranger dans le tiroir de la table dès qu'il tourne le dos pour se déshabiller. Le voilà nu sur le lit. Je le badigeonne d'une huile de massage dont les senteurs de vanille se répandent dans la chambre et je commence mon massage amateur – de toute manière il ne me paye pas pour dénouer ses tensions musculaires. Une fois qu'il est dur, je lui mets un

préservatif et j'entame ce que j'ai à faire, un œil sur ma montre pour accélérer le mouvement si nécessaire. Son corps se crispe, c'est terminé, je lui tends une lingette pour s'essuyer. Ça, c'est fait ! Efficacité, rentabilité. Les grosses journées, ils sont dix ou douze à se succéder.

Un hochement de tête gêné en guise d'au revoir et l'homme file au bureau reprendre sa journée de travail. Au bruit du verrou qui se ferme, Rayan pointe le bout de son nez. Tout ce qui l'intéresse, ce sont les billets, alors je les lui tends, indifférente et surtout incapable de les compter. Depuis toute petite, j'ai horreur des chiffres et ça ne va pas en s'arrangeant.

Je regarde le sourire cupide et niais qu'il arbore devant l'argent et file à la douche comme après chaque client. L'hygiène est primordiale, pour eux comme pour moi. Je n'ai jamais pris autant de douches que durant cette période de ma vie, et pourtant, je ne me suis jamais sentie aussi sale.

Ma besogne se répète tant que le téléphone sonne.

16 heures.

Le joint que Rayan et moi fumons sur le lit nous ouvre l'appétit. Il est l'heure de faire une pause pour grignoter. Nos repas sont rarement originaux : c'est le McDo, à deux pas. Comme tous les jours, Rayan « m'invite » avec l'argent que j'ai gagné... Avec du recul, je m'aperçois que je n'ai quasiment jamais eu de billets en main.

17 heures.

Rayan checke quelques potes au quartier et s'arrête à l'épicerie pour acheter un flash de rhum, une bouteille de Coca et quelques chips pour la soirée. Ici, dans la rue, je suis invisible à ses yeux, je patiente comme une cruche sur le trottoir.

18 heures.

C'est reparti : SMS, tarifs, adresses, judas, billets, lingettes, ma chorégraphie est réglée comme du papier à musique.

21 heures.

Je suis exténuée, mon cerveau est embrumé et les effluves de cannabis et de sueur qui imprègnent les draps me donnent la nausée. Surtout, cette chambre glauque d'hôtel cheap de banlieue me donne le cafard. Je n'en peux plus, je demande à Rayan de me laisser rentrer, mais ce n'est pas dans son intérêt. Sans gêne, il insiste pour que je reste :

— Mais non, Bao, pas maintenant, regarde, ça sonne encore. C'est bon, tu peux encore en *faire* quelques-uns, on bosse bien.

Rayan dit tout le temps « on », comme pour signifier que nous formons un duo, à la seule différence que lui se contente de compter l'argent et de poser son cul dans la salle de bains.

Qu'importe, je n'ai pas la force de le contredire, seulement de végéter sur le lit. Ma glycémie est en vrac et mes réserves de cachets d'insuline sont à sec.

— Tiens, vas-y, prends ça, ça va te rebooster.

Rayan saupoudre la table basse d'une poudre blanche qu'il extrait d'un pochon en plastique et fabrique une paille avec un bout de carton.

— La cocaïne, ça rend énergique, et les femmes, ça leur donne envie de sexe, explique-t-il, jamais à court d'arguments.

Je ne sais pas lui dire non, l'emprise de Rayan est méthodique comme celle d'une araignée et je ne parviens pas à m'extirper de sa toile, malsaine et confortable à la fois. Je ne suis pas dupe, j'ai conscience qu'il n'est pas bienveillant envers moi – mais un garçon l'a-t-il seulement déjà été ? À ce moment-là de ma vie, j'ai une conception des rapports amoureux plutôt réductrice : aucun homme ne peut s'intéresser à une fille (ne parlons pas de l'aimer) sans lui faire du mal ou la manipuler. J'en suis tellement convaincue que je n'attends même pas qu'on me prouve le contraire.

Je prends la paille et sniffe la ligne que Rayan a tracée pour moi. Un frisson parcourt mon corps, mes pupilles se dilatent, impossible de dormir désormais. Autant continuer.

23 heures.

Deux clients se succèdent sans même que je m'aperçoive vraiment de leur présence. Rayan me pense insatiable, je suis seulement absente. Ces dernières semaines, la cocaïne se substitue à mon traitement pour la bipolarité. Résultat, je multiplie les phases maniaco-dépressives et ma dépendance à la drogue s'accroît à mesure que mes humeurs font les montagnes russes.

Minuit.

J'en suis à ma dixième douche de la journée. Cette fois, c'est Rayan qui en a marre, alors il coupe le téléphone et appelle ses potes pour partir en soirée.

— Bao, tu viens avec moi ou pas ? C'est à côté.

Mes yeux brillent d'excitation, mes cheveux sont en pagaille, mes muscles tendus comme un arc, impossible d'envisager de rentrer chez moi. Je me sèche les cheveux, enfile des leggings et une paire de basket, et c'est parti pour une nouvelle soirée, pour « décompresser ».

Depuis trois mois, je passe des nuits insomniaques dans des hôtels ou des appartements Airbnb. Cette routine lugubre me coupe de tout : des livres, des mangas, du dessin. Mon cerveau n'est plus disponible pour mes passions et tout ce qui l'enrichissait auparavant n'a plus d'attrait à mes yeux. La superficialité est reine dans ce monde de faux-semblants permanents où ma lumière s'éteint. Peu à peu, Bao s'efface derrière Molly.

19.

Monsieur « Tout-le-Monde »

Il paraît que la prostitution est le plus vieux métier du monde. Peut-être, mais ce doit être aussi le plus triste.

Juste avant d'ouvrir la porte, je suis toujours curieuse de savoir qui va la franchir, avec qui je vais devoir simuler les trente prochaines minutes de ma vie. Car les clients se suivent et ne se ressemblent pas : la surprise est constante, même après plusieurs mois de « pratique ». Il faut savoir que tous les types d'hommes « vont aux putes » : le micheton, c'est monsieur « Tout-le-Monde ».

Ces hommes qui viennent me voir, je pourrais les croiser dans la queue à la boulangerie, dans le rayon d'un supermarché ou main dans la main avec leur femme dans la rue. Des pères de famille, des religieux, des adolescents complexés, des handicapés, des pervers : j'en ai croisé, du monde...

Le croyant

Un vendredi soir – jour de la grande prière hebdomadaire pour les musulmans –, je m’apprête à quitter ma chambre d’hôtel dans le Val-d’Oise. La journée a été maigre. Manque de chance, le téléphone sonne alors que je suis sur le pas de la porte et Rayan me lance son fameux regard.

— Allez, Bao, encore un client, ça va, ce n’est rien.

Je cède, comme d’habitude. Quelques minutes plus tard, je me retrouve face à un daron, la cinquantaine, vêtu d’un *qamis* blanc – le vêtement traditionnel religieux que portent les hommes musulmans pour aller prier à la mosquée. Allons bon, les hommes pieux aussi paient pour coucher ? Je ne l’aurais jamais cru.

Il me parle d’une petite voix timide, baisse la tête et ne cesse de toucher sa longue barbe brune d’un air gêné. Impossible pour lui de ne pas s’apercevoir que je suis une gamine, probablement du même âge que l’une de ses filles. Peu importe, il est venu pour « ça ». Après m’avoir dit ce qu’il attendait de moi, il ôte sa tunique, dévoile son corps nu jusqu’aux chevilles et se montre respectueux durant l’heure que nous passons ensemble. La nuit tombée, tout penaud, il s’en va rejoindre sa famille ou ses coreligionnaires à la terrasse d’un café comme si de rien n’était, en souhaitant très fort ne jamais me recroiser dans la rue. Les fantasmes secrets se nichent partout, même dans la foi.

L'employé modèle

J'ai rencontré beaucoup d'employés, de cadres supérieurs et d'autres professions tout aussi valorisées dans notre société. L'un d'entre eux m'a marquée.

Un banquier d'une quarantaine d'années, rasé de près, attaché-case en cuir à la main, montre de luxe au poignet, chemise blanche, cravate bordeaux, costume bleu foncé parfaitement coupé et souliers noirs. Une tenue vestimentaire tout ce qu'il y a de respectable pour mieux dissimuler l'aspect le plus abject de sa personnalité. Tout au long de la journée, il reçoit ses clients avec civilité et professionnalisme, et lors de sa pause-déjeuner, il va prendre son pied en couvrant d'insultes la même de 16 ans qui lui fait une fellation dans un hôtel miteux.

— Vas-y, sale chienne, hein, t'aime ça, sale pute, crie-t-il sans relâche en me tirant les cheveux.

Une fois sa braguette remontée, il file au bureau participer à une réunion ou rigoler avec ses collègues à la machine à café. Moi, je reste là, dégradée, dans cette chambre sinistre, à fumer un joint pour ne pas penser à ce qu'il vient de se passer.

Le papy gâteau

J'ai aussi croisé des vieux en quête de jeunesse, de peps, au beau milieu de l'après-midi. Je garde le souvenir répugnant de ce papy, trop vieux pour avoir

une érection, mais trop pervers pour ne pas me demander de le sucer et de le masser nu. J'ai l'âge de sa petite-fille.

Le puceau

D'autres sont plus touchants, comme ce jeune homme handicapé d'une vingtaine d'années qui débarque un soir d'hiver, canne à la main. Son physique marqué par je ne sais quelle histoire de vie et sa jambe folle l'ont probablement privé des premières expériences amoureuses avec des jeunes filles de son âge. Dans sa différence qui le marginalisera toute sa vie, il vient pour connaître les plaisirs charnels auxquels il a droit, « comme tout le monde ». Impressionné par ce qu'il s'apprête à vivre, il est gauche et gentil, il ne ferait pas de mal à une mouche. L'affaire est vite réglée, l'argent n'a pas d'odeur, encore moins dans ce milieu. Rayan encaisse sans états d'âme.

Le bal costumé

Et il y a ces coups de fil incessants, à toute heure et tous plus dingues les uns que les autres. Certains clients ont des demandes complètement délirantes :

« Allô, est-ce que vous avez une tenue et un bureau pour faire la secrétaire ? »

« Bonsoir, je voulais savoir si vous pratiquiez la domination, avec un pantalon en latex et un fouet ? »

Un fouet, sérieux ? J'ai 16 ans, bouffon. Je devrais être à l'école, qui veux-tu que je domine ?

Pas de second degré dans leurs requêtes, bien que certaines soient carrément risibles :

— Bonjour Molly, j'aimerais un rendez-vous d'une heure avec vous ce soir, c'est possible ? Chose importante, je voulais savoir si vous pouviez faire la nounou ?

— Oui, c'est bon pour moi. Mais pardon, comment ça, faire la nounou ?

— Bah... vous savez, en me mettant une couche et en me donnant le sein, m'explique-t-il sans se démonter.

Difficile de choisir entre rigoler ou envoyer bouler ces détraqués.

Les pédophiles

Il y a aussi ces appels obscènes, qui, eux, ne me font pas rire du tout. Leur nombre révèle une réalité effroyable : la demande croissante pour des adolescentes, les *teens*, comme les nomment les sites pornographiques.

— Allô ? C'est pour un rendez-vous à 19 heures ce soir. Mais est-ce qu'il y a plus jeune que toi de disponible ?

— C'est-à-dire ? J'ai 18 ans, monsieur, mens-je comme il se doit.

— Ne fais pas comme si tu ne comprenais pas, souffle-t-il. Les majeures, ça ne m'intéresse pas. Est-ce que tu as des collègues de 12 ou 13 ans ?

16 ans, prostituée

Ils me dégoûtent, je leur raccroche au nez et bloque leur numéro, mais le fait est là, dans toute sa dégueulasserie : il y a toujours des pédophiles qui tournent autour des sites d'*escorting*. Si les proxénètes recrutent de plus en plus de jeunes, filles ou garçons, c'est qu'ils connaissent parfaitement le marché et qu'ils s'efforcent d'adapter l'offre à la demande. Les réseaux sociaux et Internet leur permettent de « ratisser plus large » pour augmenter leur vivier tout en le rajeunissant.